

fiés. Un d'eux me montra même de l'inclination à m'aider; pendant qu'il me donnait des quartiers d'orange pour rafraîchir mes lèvres desséchées et brûlantes; nos regards mutuels nous exprimèrent nos sentimens; mais on s'en aperçut, et le matelot fut éloigné. Il descendit alors dans la chaloupe pour quitter le vaisseau; à force de menaces, on l'obligea de remonter; d'autres furent aussi retenus contre leur inclination.

« Il me sembla que Christian avait balancé quelque temps pour savoir s'il garderait le maître charpentier ou ses aides, il se décida pour ces derniers; le maître charpentier eut ordre de s'embarquer dans la chaloupe, et on lui permit, non sans opposition, d'emporter son coffre d'outils.

« Je fus redevable à l'écrivain d'avoir sauvé mes journaux et mes papiers; il s'acquitta de ce service important avec beaucoup de courage, quoiqu'il fût strictement surveillé. Il essaya de prendre aussi la montre marine, ainsi qu'une cassette renfermant mes plans, mes dessins, et mes observations, fruit de quinze ans de travail; mais on l'en empêcha en lui disant, avec d'affreux juremens, qu'il était bien heureux d'avoir ce qu'il tenait.

« Pendant que tout ceci se passait, les révoltés exprimaient chacun des sentimens différens sur le sort des hommes qui allaient s'éloigner

dans la chaloupe: les uns s'écriaient que je saurais bien trouver ma route pour arriver en Angleterre, pourvu que j'eusse la moindre chose avec moi; d'autres prétendaient qu'avant un mois, j'aurais fait construire un navire; les uns riaient du triste état de la chaloupe, qui enfonçait beaucoup dans l'eau, et qui pouvait à peine contenir tous ceux qu'on y avait entassés. Christian avait l'air sombre; on aurait dit qu'il songeait à se faire périr avec tout son équipage.

« Je demandai des armes, les révoltés se moquèrent de moi, en me disant que je connaissais bien les gens avec qui j'allais et que je n'en avais pas besoin. Néanmoins, on jeta quatre sabres dans la chaloupe.

« Les officiers et les matelots qui devaient être embarqués, ayant tous été placés dans la chaloupe, Christian me dit: « Allons, capitaine Bligh, votre équipage vous attend, il faut le suivre; si vous faites la moindre résistance, vous êtes un homme mort. » Je lui demandai s'il devait reconnaître ainsi les preuves réitérées de confiance et d'amitié que je lui avais données. Il eut l'air troublé, et me répondit avec beaucoup d'émotion: « C'est cela, capitaine Bligh, c'est justement cela... Je suis en enfer... je suis en enfer... » Dès que je fus embarqué, on me délia les mains, on nous fit filer vers l'arrière par le moyen

d'un grelin; on nous jeta quelques morceaux de petit-salé et des vêtemens. L'armurier et les aide-charpentiers me crièrent de me souvenir qu'ils n'avaient eu aucune part à ce qui s'était passé. Après nous avoir retenu quelque temps pour nous faire servir de jouet à leur humeur moqueuse, les révoltés larguèrent l'amarre, et nous laissèrent aller en dérive au milieu de l'Océan.

« Dix-huit hommes étaient avec moi; il en restait vingt-cinq avec Christian, les meilleurs de l'équipage.

« Le vent était faible, nous fîmes route à l'aviron vers Tofo; nous marchions assez vite. Pendant que le vaisseau resta en vue de la chaloupe, il fit voile à l'ouest-nord-ouest; mais ce n'était qu'une feinte, car dans l'instant où l'on nous avait laissé aller, nous avons entendu les révoltés s'écrier à plusieurs reprises : *Vive Taïti*.

« Aussitôt que je pus me livrer à mes réflexions, j'éprouvai une satisfaction intérieure qui soutint mon courage. Fort de ma conscience et de mon intégrité, assuré d'avoir rempli avec exactitude la mission qui m'avait été confiée, je me trouvai parfaitement consolé. Je commençai à concevoir l'espérance de pouvoir un jour rendre un compte satisfaisant à mon roi et à ma nation du malheur qui m'arrivait. Quelques heures auparavant, j'étais

dans une position singulièrement flatteuse : je commandais un vaisseau en très-bon état, pourvu de tout ce qui était nécessaire pour la santé de mon équipage et pour le service; le but de mon voyage était atteint, les deux tiers en étaient achevés; la perspective la plus agréable de succès s'offrait pour ce qui restait à faire.

« On demandera naturellement quelle a pu être la cause de la révolte? Je ne puis répondre que par une conjecture : Les révoltés s'étaient flattés de l'espoir de mener à Taïti une vie plus heureuse qu'en Angleterre. Cette idée, jointe à des liaisons particulières, formées avec les femmes de ce pays, aura probablement occasionné l'événement.

« Les Taïtiennes sont belles et douces, ont des manières agréables et la conversation enjouée, beaucoup de sensibilité et assez de délicatesse pour se faire aimer et admirer. Les chefs de l'île avaient montré tant d'attachement à nos gens, qu'ils avaient eu l'air de les encourager à rester parmi eux, plutôt que de les en détourner, et leur promirent même des terrains considérables. Il n'est donc pas surprenant qu'une troupe de marins qui, la plupart, ne tenaient à rien dans leur pays, se soient laissé entraîner lorsqu'ils l'ont pu, à se fixer dans une des îles les plus belles du monde, où il n'était pas nécessaire de

travailler, et où les amorces de la dissipation et du plaisir sont bien plus fortes qu'on ne peut l'imaginer. Un capitaine pouvait tout au plus s'attendre à voir désertir quelques-uns de ses gens; c'est ce dont on a eu des exemples dans les voyages qui ont précédé le mien, mais il était impossible de prévoir une révolte telle que celle qui éclata.

« Le secret que gardèrent les auteurs du complot passe l'imagination. Treize des hommes qui étaient avec moi, avaient vécu constamment avec eux; mais ni eux, ni les compagnons de table de Christian et des autres officiers n'avaient jamais rien observé qui pût donner le moindre soupçon de ce qui se tramait; il n'est donc pas surprenant que j'aie été la victime de cette machination, car je n'avais pas la plus petite défiance. Peut-être que, s'il y eût eu à bord un détachement des troupes de la marine, une sentinelle, placée à la porte de ma chambre, eût empêché la réussite du projet, car je dormais toujours les portes ouvertes, afin que l'officier de quart pût à chaque moment venir me parler. Si la révolte avait été occasionnée par quelque grief réel ou imaginaire, j'aurais découvert des symptômes de mécontentement qui m'auraient fait tenir sur mes gardes; mais c'était tout le contraire. J'étais surtout dans les meilleurs termes

avec Christian; ce jour-là même, je l'avais invité à dîner avec moi, et la veille au soir, il s'était excusé de souper à ma table, sous prétexte d'une indisposition dont je fus très-chagrin, parce que je ne suspectais nullement son honneur et sa loyauté. »

Il est naturel que Bligh cherche à éloigner toute idée défavorable de sa conduite; mais on a su qu'une des causes de la révolte fut son extrême sévérité, qui allait jusqu'à la dureté. Il avait eu de grands torts envers Christian, et un abus d'autorité qu'il se permit, fut la source de ses malheurs. Christian, malgré son grade d'officier, avait été frappé, par les ordres de Bligh, comme le dernier des matelots. Celui-ci ne dut ainsi son désastre qu'à lui-même, et fit sans doute des réflexions bien amères quand il se vit aussi sévèrement puni. D'un autre côté, Christian commit un crime, en rompant tous les liens de la subordination et entraînant ses camarades dans la révolte. C'était un homme d'un caractère ardent; poussé à bout par l'extrême rigueur de Bligh, il oublia son devoir, et se précipita dans un abîme de maux.

Mais suivons le capitaine Bligh et ses compagnons d'infortune au milieu de l'océan: « Mon premier projet, dit-il, fut d'aller chercher une provision d'eau et de fruits à pain à Tofo, et ensuite de gagner Tongatabou. J'espérais que Poulaho,

roi de cette île, me fournirait ce dont j'avais besoin pour équiper et avitailler ma chaloupe, de manière à ce que nous pussions aller jusqu'aux Indes-Orientales.

« Je trouvai dans la chaloupe cent cinquante livres de pain, trente-deux livres de cochon salé, vingt-cinq bouteilles de rhum, six bouteilles de vin, et cent douze pintes d'eau.

« Vers quatre heures après midi, il s'éleva un vent d'est qui nous permit d'aller à la voile. Nous atterîmes sur Toso au commencement de la nuit. La côte était si escarpée que nous ne pouvions débarquer; il fallut passer la nuit dans cette triste position; je fis distribuer à chaque homme un verre de rhum et d'eau; chacun dormit le mieux qu'il put.

« Au point du jour nous suivîmes la côte pour trouver un lieu de débarquement; à dix heures nous découvrîmes une anse avec une plage pierreuse; je laissai tomber le grapin à soixante pieds du rivage. Le ressac était très-fort; mais ne voulant pas diminuer nos provisions, l'écrivain et d'autres personnes mirent pied à terre pour en chercher; ils revinrent vers midi avec quelques pintes d'eau qu'ils avaient puisée dans des creux de rochers. L'on n'avait pas aperçu une créature humaine. Ignorant à quelle extrémité nous pourrions être réduits, je ne donnai à chacun pour

dîner, qu'un morceau de pain et un verre de vin.

« La violence du vent nous empêcha de pousser au large; en avançant le long de terre nous découvrîmes des cocotiers au sommet de falaises élevées. Malgré la force du ressac qui rendait le débarquement dangereux, quelques hommes allèrent à terre, gravirent sur les rochers, et cueillirent une vingtaine de cocos, que l'on fit parvenir à la chaloupe au moyen d'une corde qui traversa les lames. Je retournai à l'anse; chaque homme eut un coco; on passa la nuit dans la chaloupe, comme la veille.

« Le temps et le vent nous forcèrent le lendemain de rester en place. Après que j'eus donné à chaque homme une cuillerée de rhum et un morceau de pain, nous débarquâmes en nous hissant au haut de la falaise par des lianes que les naturels avaient fixés à dessein dans cet endroit. En avançant dans le pays, on rencontra des cabanes abandonnées, et on cueillit quelques branches de bananes. Nous vîmes aussi à bout de recueillir avec beaucoup de peine une quarantaine de pintes d'eau dans les creux d'une ravine profonde près d'une montagne volcanique.

« A l'extrémité de l'anse, à-peu-près à quatre cents pieds du bord de l'eau, il y avait une caverne; la largeur de la plage pierreuse était à-peu-près de trois cents pieds; on ne pouvait arriver de

l'intérieur de l'île à l'endroit où nous étions qu'en gravissant un précipice; ainsi cette position nous mettait à l'abri de toute surprise; je me décidai à passer la nuit à terre avec une partie de mon monde, afin que le reste eut plus de place pour dormir à l'aise dans la chaloupe avec le maître. Je fis bouillir une banane pour chaque homme, j'ajoutai à ce maigre souper un verre de rhum et d'eau; je partageai mes gens pour faire le quart pendant la nuit; chacun à son tour veilla et dormit dans la caverne à l'entrée de laquelle on entretint un bon feu.

« Le 1^{er} mai, un détachement qui la veille avait été envoyé à la découverte, partit de nouveau en prenant une route différente; il rencontra deux hommes, une femme et un enfant qui les suivirent jusqu'à l'anse. Je fis mon possible pour gagner leur amitié et les engager à nous aller chercher des fruits à pain, des bananes et de l'eau. Bientôt d'autres Indiens arrivèrent; il y en eut bientôt une trentaine; je n'en vis parmi eux aucun qui eût l'air d'un chef; ils se comportèrent tranquillement, et commercèrent loyalement, échangeant des vivres pour des boutons et des grains de verroterie. Les hommes du détachement sorti pour parcourir le pays, me racontèrent qu'ils avaient rencontré plusieurs jolies plantations, marque indubitable que le pays était habité. Je résolus de

ramasser le plus de provisions que je pourrais, et de faire voile à la première occasion.

« J'avais jusque-là été fort embarrassé pour savoir ce que je dirais aux Indiens sur la perte de mon navire; enfin je pensai que le mieux était de leur faire croire qu'il avait chaviré et péri, et que nous étions les seuls sauvés du naufrage, et je recommandai à tout mon monde d'être d'accord avec moi sur ce point. Les naturels nous questionnèrent effectivement sur ce sujet; mais leur visage n'exprima ni joie ni chagrin; quelques-uns témoignèrent de la surprise.

« Vers le soir, j'eus la satisfaction de voir notre provision de vivres passablement augmentée; mais les naturels ne parurent pas en être abondamment pourvus. Au coucher du soleil, ils nous laissèrent tranquilles possesseurs de l'anse, ce que je regardai comme d'un bon augure, supposant qu'ils reviendraient le lendemain avec une meilleure provision de vivres et d'eau, et que je pourrais faire voile sans délai pour Tongatabou. Notre souper fut le quart d'un fruit à pain, et un coco pour chacun; nous fîmes bon feu, et tout le monde s'endormit excepté l'homme de garde.

« Je fus bien content le lendemain matin de voir à tous mes gens l'air plus satisfait et moins découragé; ils ne jetaient plus sur moi des regards inquiets qui me désespéraient.

« Comme il n'était pas certain que les naturels nous fourniraient de l'eau, j'expédiai un détachement dans les ravines des montagnes, avec des écales de cocos vides. Durant l'absence de mes gens, les naturels arrivèrent en grand nombre; il vint aussi deux pirogues du nord de l'île. Dans l'une était Macca-Ackavaou, chef d'un âge avancé, et mon détachement revint avec un autre nommé Ifaou. Je leur fis un présent à chacun d'une vieille chemise et d'un couteau. Ils m'avaient déjà vu, ou bien ils avaient entendu parler de moi à Anamouka. Ils m'adressèrent beaucoup de questions sur la perte du vaisseau. Pendant cette conversation, survint Najiti, jeune homme que je me souvins d'avoir aperçu à Anamouka, et qui témoigna une grande joie de me revoir. Ifaou convint de m'accompagner à Tongatabou, si je voulais attendre que le vent diminuât. Je fus très-satisfait de l'empressement et de l'affabilité de cet insulaire.

« Ma joie fut de courte durée; car le nombre des Indiens augmentait à chaque instant, et je découvris quelques indices d'un complot qui se tramait contre nous. Bientôt ils essayèrent de haler notre chaloupe à terre; alors je brandis mon sabre d'une manière menaçante, et je dis à Ifaou de leur ordonner de lâcher prise, ce qu'ils firent à l'instant, et tout redevint tranquille. Mes gens

revinrent peu de temps après avec une vingtaine de pintes d'eau. Je continuai d'acheter le petit nombre de fruits à pain que l'on m'apportait, et aussi quelques lances pour nous armer en cas de besoin, car nous n'avions que quatre sabres, dont deux étaient dans la chaloupe. Dépourvu de moyens d'améliorer notre situation, je prévins mon monde que j'attendrais le coucher du soleil pour partir, parce que, dans l'intervalle, il surviendrait peut-être quelque chose d'heureux pour nous, et que nous ne pouvions nous en aller dans le moment actuel, sans être obligés de nous ouvrir de force un passage au travers des Indiens; qu'au reste, s'il fallait en venir là, ce serait plus aisé dans l'obscurité. Le rivage était bordé d'Indiens, et l'on entendait de toutes parts le bruit des pierres qu'ils frappaient les unes contre les autres; je savais que c'était le signal de l'attaque.

« A midi, je distribuai à chacun de mes gens un coco et un fruit à pain pour dîner; j'en donnai aussi aux chefs, avec qui je conservais toujours l'apparence de l'intimité et de l'amitié. Ils m'invitaient fréquemment à m'asseoir; je refusais constamment, car je craignais qu'ils ne profitassent du moment pour me saisir. Après le dîner, nous commençâmes à transporter peu à peu nos provisions à la chaloupe, ce qui fut difficile à cause du ressac. J'observais attentivement tous les mou-

vemens des Indiens, dont le nombre augmentait continuellement; je vis que bien loin de se préparer à s'en aller, ils allumaient des feux et se disposaient à passer la nuit dans cet endroit. Ils tenaient des conseils; tout me démontrait que nous allions être attaqués. J'envoyai dire au maître de tenir la chaloupe très-près de terre lorsqu'il nous verrait descendre, afin que nous pussions nous embarquer facilement.

« J'avais mon journal à terre avec moi, et j'y écrivais tout ce qui se passait; lorsqu'on le porta à la chaloupe, il aurait été arraché des mains de l'homme qui le tenait, s'il n'avait pas été secouru à temps par le canonnier.

« Au coucher du soleil je donnai le signal du départ; chacun prit sa part de nos effets pour les porter à bord; les chefs qui virent ce mouvement me demandèrent si je ne passerais pas la nuit avec eux. « Non, leur répondis-je, je ne descouche jamais de mon bâtiment; mais demain matin nous trafiquerons de nouveau avec vous, et je resterai jusqu'à ce que le temps soit plus beau, alors nous irons ensemble, ainsi que nous en sommes convenus, voir Poulaho à Tongatabou. » Maeca-Ackavaou se levant à ces mots, me dit : « Tu ne veux pas dormir à terre; eh bien *matti*. » Ce qui signifiait nous te tuerons. Aussitôt il me quitta. Tout se préparait pour l'attaque; chaque

Indien frappait sans cesse deux pierres l'une contre l'autre; Ifaou s'en alla aussi. La plupart des choses que nous voulions emporter étaient à bord; je pris Najiti par la main, et nous descendîmes au bord de la mer, en gardant un morne silence.

« Pendant que je faisais embarquer mon monde, Najiti me pria de m'arrêter pour parler à Ifaou; mais je m'aperçus qu'il encourageait les Indiens à nous attaquer; si on lui eût obéi, j'étais résolu à lui passer mon sabre au travers du corps pour le punir de sa perfidie. Je dis au charpentier de ne pas me quitter jusqu'à ce que tout le monde fût dans la chaloupe. Najiti voyant que je ne voulais pas rester, me fit quitter prise et s'enfuit. Nous entrâmes tous dans la chaloupe à l'exception d'un matelot, qui sauta à terre pour défaire l'amarre de l'arrière, malgré les cris de tous ses camarades qui l'engageaient à revenir pendant qu'ils m'aidaient à sortir de l'eau.

« Dès que je fus dans la chaloupe, deux cents Indiens au moins nous attaquèrent; l'infortuné qui était à terre fut assommé; une grêle de pierres fondit sur nous. Plusieurs Indiens se saisirent de l'amarre, et se mirent à haler la chaloupe à terre; ils en seraient certainement venus à bout; heureusement j'avais un couteau dans ma poche; je coupai la corde. Chacun de nous était plus ou

moins blessé. Je vis cinq naturels acharnés sur le cadavre du pauvre homme qu'ils avaient tué, deux d'entre eux le frappaient sur la tête avec des pierres qu'ils tenaient à la main; je regrettai beaucoup ce malheureux qui avait fait deux voyages avec moi comme quartier-maître et qui se conduisait très-bien.

« Les Indiens ne nous laissèrent pas le temps de la réflexion; à ma grande surprise, ils remplirent leurs pirogues de pierres, et douze hommes nous suivirent; ils renouvelèrent l'attaque avec tant de vigueur, qu'ils nous mirent presque tous hors d'état d'agir. On travaillait à relever le grappin; il était engagé; la providence vint à notre secours, une des pattes cassa, et nous prîmes le large à l'aide de nos avirons. Mais les Indiens pagayaient à l'entour de nous, et nous fûmes réduits à recevoir leurs coups sans pouvoir leur riposter, excepté avec les pierres qui tombaient dans la chaloupe. D'ailleurs, la partie était fort inégale; nous ne pouvions espérer d'en voir la fin en nous éloignant, à cause de l'encombrement et du poids de notre embarcation, et nos ennemis savaient tirer parti de cette circonstance. J'eus donc recours à une ruse, je fis jeter quelques hardes à la mer; les Indiens s'arrêtèrent pour les ramasser; je m'y étais attendu. La nuit arriva; ils abandonnèrent leur poursuite et re-

tournèrent à terre, nous laissant réfléchir à notre triste situation.

« J'avais déjà essuyé une semblable attaque à Ovaïhy après la mort du capitaine Cook; toutefois, je ne pensais pas alors qu'un homme pût, à l'aide seul de son bras, lancer avec autant de force et de justesse, des pierres qui pesaient depuis deux jusqu'à huit livres. Ici, nous étions malheureusement sans armes à feu; les Indiens le savaient, c'est ce qui les rendit si entreprenans. S'ils nous avaient attaqués pendant que nous étions dans la grotte, notre perte était inévitable; mais nous aurions vendu chèrement notre vie.

« Cet exemple des dispositions des Indiens à notre égard ne nous faisait pas espérer beaucoup d'avantages d'une visite à Poulaho. J'attribuai leur bonne conduite envers nous, lorsque je les avais vus dans mon premier voyage, à la crainte que leur inspiraient nos armes à feu. Il était probable qu'aussitôt qu'ils sauraient que nous en étions dépourvus, ils nous massacraient, ou au moins nous enlèveraient notre chaloupe, et nous priveraient ainsi du moyen de revoir notre patrie.

« Nous suivions à la voile la côte occidentale de Tofo. Je réfléchissais au meilleur parti à prendre, lorsque tous mes compagnons se réunirent pour me prier de les ramener en Angle-